

Écrire ensemble l'histoire

Retour d'expérimentation contrefactuelle

Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/359>

DOI : 10.4000/elh.359

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2013

Pagination : 119-132

ISBN : 978-2-35698-065-6

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, « Écrire ensemble l'histoire », *Écrire l'histoire* [En ligne], 12 | 2013, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/elh/359> ; DOI : 10.4000/elh.359

Écrire ensemble l'histoire

Retour d'expérimentation contrefactuelle

LES UCHRONIES – ces textes littéraires qui imaginent ce que serait devenu le monde si un événement avait été changé – prennent des formes extrêmement diverses, variables dans le temps et l'espace. Il semble qu'elles constituent un genre en Europe à partir du XIX^e siècle, en lien avec l'affirmation du rapport moderne au temps fondé sur l'idée de progrès. Toutes les uchronies possèdent depuis lors une caractéristique commune conférée par leur pacte de lecture. Par définition, dit le spécialiste de littérature Richard Saint-Gelais, elles sont un « texte brisé¹ ». L'uchronie, en effet, provoque une distinction entre le réel (histoire réellement advenue) et la

fiction (histoire alternative), brisant, si l'on se place du côté de la littérature, à la fois les effets de réel et les univers fictionnels. Ce statut singulier autorise de riches capacités créatrices et suppose en outre une particulière implication du lecteur. Le phénomène est rendu visible dans sa version la plus « populaire » par les clins d'œil et l'ironie qui caractérisent souvent ces écrits. Mais au-delà, il s'agit d'un texte auquel l'imagination et la réflexion du lecteur sont invitées à prendre part². Celui-ci participe activement à la production du récit dans la mesure où il doit procéder – de manière explicite ou, le plus souvent, implicite – à une constante comparaison

Quentin Deluermoz, université Paris Nord, CRESC – Centre de recherche espaces, sociétés, culture, EA 2356.

Pierre Singaravélou, université Paris-I Panthéon-Sorbonne, IRICE – Identités, relations internationales et civilisations de l'Europe, UMR 8138.

1. Richard Saint-Gelais, « Quelques avatars de l'advenu : excursions en uchronie », dans *L'Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*, Québec, Nota bene (Littérature(s)), 1999.
2. *Ibid.*

entre le récit alternatif et l'histoire vraie. Cette nature du texte uchronique lui confère une portée morale ou politique. Elle peut également, sous certaines conditions, s'avérer intéressante pour la démarche historique. En témoigne l'importance des forums d'histoire alternative ou contrefactuelle (du nom de la version « scientifique » de l'uchronie) où les membres discutent, effectuent des recherches, se corrigent mutuellement, jusqu'à produire un récit qui leur paraît vraisemblable, et dont un exemple a été récemment publié³. Nous ne discuterons pas ici du contexte socioculturel qui facilite ce type de réflexe cognitif et de la question délicate de l'intérêt proprement historien de ces textes comme de cette démarche⁴. Trois aspects de cette dernière nous intéressent ici : son caractère réflexif fondé sur une comparaison, sa dimension pédagogique qui invite le lecteur à remobiliser ses connaissances pour repenser des enchaînements logiques et formuler des interprétations, et enfin sa capacité à susciter et structurer un débat collectif. À certaines conditions, il nous apparaît que ces trois caractéristiques de la réflexion contrefactuelle peuvent parfaitement répondre aux exigences de la production et de la diffusion du savoir historique. Nous souhaitons aborder ici cette forme de production d'écriture interactive, ludique et réflexive de l'histoire en

présentant une expérience menée le 11 novembre 2011 dans le cadre du forum « Refaire société » organisé par la *République des idées* à Grenoble.

À l'invitation de Jeanne Moisand, Nicolas Delalande, Ivan Jablonka et Florent Guénard, nous y avons animé une discussion collective dans le cadre des Ateliers du futur, à la Maison de la Culture de Grenoble, durant une heure et demie. Nous avons préparé de notre côté deux *turning points*, l'un pris dans un processus socio-économique de longue durée (l'absence de traite atlantique), l'autre saisi dans un événement (une fuite réussie à Varennes en 1791). Différentes diapositives avaient été préparées pour nourrir la discussion, les unes destinées à la présentation liminaire du problème, les autres à nourrir la discussion. Toutes s'appuyaient sur des recherches de sciences sociales ou des travaux historiques, indiqués dans une bibliographie à la fin de chaque série de diapositives. Une soixantaine de chaises, disposées autour de tables formant un immense carré censé favoriser les interactions, accueillent femmes et hommes de tous âges. Nous reproduisons ici fidèlement la teneur des échanges qui se sont déroulés pour le premier thème⁵.

3. Jacques Sapir, Frank Stora, Loïc Mahé (dir.), *1940. Et si la France avait continué la guerre*, Tallandier, 2010.

4. Quentin Deluermoz, Pierre Singaravélou, « Explorer le champ des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus en histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 59, 2012, p. 70-95 ; *id.*, « Des causes historiques aux possibles du passé ? Imputation causale et raisonnement contrefactuel en histoire », *Labyrinthe*, n° 39, 2012, p. 55-79.

5. <<http://www.refairesociete.fr/L-histoire-avec-des-si-Un-jeu-de.html>>, cons. 20 sept. 2013.

Sans la traite atlantique et l'esclavage : le développement africain

LES AUTEURS. – Pourquoi revisiter l'histoire de la traite atlantique et de l'esclavage? D'abord parce que la traite et l'esclavage constituent un des grands phénomènes historiques. En effet, dans les Amériques et aux Antilles, les planteurs ont eu besoin d'une main-d'œuvre croissante pour des cultures dévoreuses d'hommes comme la canne à sucre, le tabac, le coton, et parce que les populations autochtones – les Amérindiens – ne suffisaient pas. Entre le XVII^e et le XIX^e siècle, on considère que 12 à 15 millions d'Africains ont été déportés dans le cadre de cette traite atlantique. Vous savez qu'il a existé d'autres traites, une traite intra-africaine (10-15 millions de captifs) et la traite orientale (6-17 millions), cependant la traite atlantique a eu un impact historique sans commune mesure avec les autres traites. En effet, la conquête des Amériques marque une rupture décisive des équilibres mondiaux avec d'une part l'effondrement brutal des populations amérindiennes en raison du choc microbien provoqué par le contact avec les Européens et d'autre part la traite atlantique qui affaiblit durablement le continent africain. La traite atlantique induit une reconfiguration démographique d'une grande partie de la planète qui a touché non seulement l'Afrique et les Amériques, mais aussi, à la suite de l'abolition, de l'engagisme et des migrations libres, l'océan Indien,

l'Asie du Sud-Est et l'Océanie. Nous proposons aussi de revisiter cette histoire parce qu'il s'agit d'une question d'actualité. D'abord l'esclavage et la traite sont des phénomènes sociaux actuels: on estime qu'il y a aujourd'hui environ 27 millions de personnes soumises à un esclavage de type traditionnel sans parler des 250 ou 300 millions d'enfants réduits en esclavage. En outre, la question et la mémoire de l'esclavage sont très présentes dans le discours médiatique et politique, en particulier concernant les questions caribéennes. En 2005, l'ouragan Katrina à la Nouvelle-Orléans a ressuscité cette question de l'héritage de la traite et de l'esclavage aux États-Unis. Et la France a connu ce surgissement du passé esclavagiste dans le débat politique avec les émeutes et le mouvement social de février 2009 en Guadeloupe; nous avons reproduit sur l'écran une citation du leader syndicaliste du LKP⁶, Élie Domota, qui s'exprime en 2009:

Nous n'allons pas laisser une bande de békés rétablir l'esclavage.

Enfin cette question de la traite et de l'esclavage, depuis les années 1980, est revenue sur le devant de la scène en Europe, aux États-Unis et en Afrique à l'occasion des nombreuses campagnes de demande de réparation pour les préjudices subis par les esclaves et leurs descendants. Les animateurs de ces campagnes de réparation – nous en reparlerons – ont mobilisé précisément des arguments contrefactuels. Nous allons commencer par essayer

6. Pour *Liyannaj Kont Pwofitasyon*, que l'on peut traduire par « collectif contre l'exploitation outrancière ».

de répondre à une première question : sans la traite atlantique, l'Afrique se serait-elle mieux développée ? Une vaste question sur laquelle vous avez forcément quelques éléments de réponse.

UNE DAME. – Donc, je fais juste quelques hypothèses, ce que je sais c'est que pour l'époque antique on dit généralement que l'esclavage a plutôt retardé le développement économique. En tout cas il y a un certain nombre de théories qui postulent cela. On pourrait essayer d'adopter le même type de démarche pour l'Amérique, et considérer qu'au fond l'esclavage aurait retardé le développement sur le plan économique parce que cela aurait permis en fait de fournir de la main-d'œuvre bon marché, alors que s'il n'y avait pas eu cette main-d'œuvre bon marché, cela aurait permis de développer plus rapidement l'industrie ou des formes d'économie à plus haute technicité et avec moins de main-d'œuvre donc effectivement on pourrait penser que c'est vrai. Ce n'est pas absurde. [*Les organisateurs rappellent à la salle qu'il s'agit de l'Afrique.*] Ah ! excusez-moi, c'est en Afrique, alors là en Afrique je n'ai rien à dire. [*Rires de l'intervenante.*] J'ai mal lu la question, j'ai été une mauvaise étudiante !

LES AUTEURS. – C'est une remarque intéressante parce que c'est un argument qu'on avance généralement pour expliquer l'absence de révolution industrielle en Inde. On explique que l'Inde, au XVIII^e siècle, connaît un niveau de développement comparable à l'Europe, ce qui est vrai, et on considère que l'Inde n'a pas connu de révolution industrielle en partie parce que la main-

d'œuvre était trop bon marché et donc a empêché un phénomène de mécanisation.

UNE DEUXIÈME DAME. – Une hypothèse simplement, une hypothèse positive, c'est que la fréquentation, sous forme de colonisation, d'une autre population, une population d'Europe, a pu donner peut-être pas un développement mais ouvrir des horizons à la population africaine qu'elle n'aurait pas eus sans ces contacts nouveaux sous forme colonialiste ou en puisant sur leurs ressources certes, mais aussi en se confrontant à d'autres réalités, aux mœurs d'une autre civilisation.

LES AUTEURS. – Votre hypothèse c'est donc l'inverse : sans la traite, l'Afrique se serait moins développée. D'un point de vue strictement économique, il existe un consensus parmi les historiens, la traite ne constitue pas un facteur de développement économique. La traite est à l'origine du développement des économies coloniales, fondées sur la monoculture de la canne ou du coton et sur l'exportation, qui ne vont pas favoriser le développement économique local.

LA DEUXIÈME DAME. – C'est bien ! Vous donnez la réponse !

LES AUTEURS. – Pas encore ! Je réagis simplement à votre hypothèse.

UN PREMIER MONSIEUR. – La question tourne autour du prélèvement de populations africaines à travers la traite atlantique, la question qui est posée c'est : si ce prélèvement n'avait pas eu lieu, comment se serait passée l'histoire du continent africain ? Cela revient à poser la question : est-ce

que le développement a une relation directe avec la démographie, en tout cas avec la population ? Très humblement, on peut se demander effectivement si un certain nombre d'opportunités, un certain nombre de cerveaux, de savoir-faire, de talents, qu'on a forcément prélevés dans la population africaine à travers la traite, si l'absence de ces talents a eu des conséquences sur le développement culturel d'abord, parce que je pense que c'est peut-être par là que les moteurs du développement agissent avant même l'économie pure et dure. On peut effectivement faire l'hypothèse qu'un certain nombre de talents ont manqué cruellement au continent africain du fait qu'ils ont été transportés évidemment ailleurs, voire décimés, puisque malheureusement ce n'est pas simplement du transport mais aussi de l'élimination à travers les conditions mêmes de la traite. Comme ça, je vais faire une hypothèse osée mais peut-être pas tant que ça. Pendant la guerre de 1914, la disparition des écrivains potentiels, des chercheurs potentiels, des industriels potentiels qui avaient entre 18 et 20 ou 30 ans entre 1914 et 1918 aurait pesé sur le développement culturel et économique de l'Europe après la guerre de 1914. Ce n'est pas une évidence. Autrement dit, la question de la démographie, du nombre de personnes, n'est pas forcément corrélée

à la qualité du développement. Ceci dit, j'aimerais bien que vous nous disiez ce que vous en pensez vous.

LES AUTEURS. – Je vous remercie beaucoup, je suis en grande partie d'accord avec vous. La première partie de votre analyse évoque très clairement l'étude du politiste Ronald Walters. [*La citation apparaît sur l'écran.*] Il écrit :

Ce qui manque en Afrique et dans la diaspora, c'est ce qui a été enlevé aux Africains pendant des siècles d'oppression. La conséquence de la discrimination raciale, à la fois dans les Amériques et en Europe, comme Pierre Jalée l'a écrit⁷, a placé les Africains « en dehors de l'histoire » et les a empêchés de rassembler les ressources qui leur auraient permis de devenir des capitaines d'industrie, des bâtisseurs d'institutions nationales et internationales, les maîtres de leur propre destinée à égalité avec les autres peuples. En bref, ce qui leur a été enlevé c'est la capacité de créer de nouvelles situations personnelles, et même de nouveaux mondes correspondant à leur imagination, quelque chose qui ne peut être quantifié.⁸

« Privés de nouveaux mondes » : c'est l'idée que vous évoquiez et en même temps je suis d'accord avec vous pour dire qu'au fond il est difficile d'identifier une relation causale entre démographie et développement. La plupart des chercheurs affirment aujourd'hui qu'il est difficile, voire impossible de répondre à cette

7. Pierre Jalée est l'auteur du *Pillage du tiers monde* (Maspero, 1965), une des bibles du tiers-mondisme.

8. Ronald Walters, « African Reparations. Dealing with a Unique and Unprecedented Moral Debt », dans Ama Mazama (dir.), *Africa in the 21st Century. Toward a New Future*, New York / Londres, Routledge, 2007, p. 268 ; cité par David Lambert, « Black-Atlantic Counterfactualism. Speculating About Slavery and its Aftermath », *Journal of Historical Geography*, vol. 36, n° 3, juil. 2010, p. 286-296.

question. Rien n'interdit de croire qu'en l'absence de la traite l'augmentation de la population aurait exercé des effets positifs sur le développement économique. Mais rien n'empêche non plus d'avancer que, compte tenu des systèmes économiques africains, de la fragilité écologique de certaines régions d'Afrique à cette époque, ces régions auraient été incapables de supporter une telle pression démographique : on aurait pu dans ces conditions entrer dans le cycle des crises de surmortalité. En fait, le nœud du problème réside dans l'absence de données fiables. Les spécialistes ne disposent pas de données précises sur l'évolution démographique du continent africain avant l'arrivée des Européens et pendant la traite. Notamment, les données précises sur les rythmes de croissance démographique nous font défaut. Dans ces conditions, il est très difficile de donner une réponse tranchée à cette question.

UNE TROISIÈME DAME. – Ça rejoint un petit peu ce que vous disiez. Je me pose très naïvement la question : est-ce qu'ils [les Africains] n'auraient pas pu inventer un autre modèle si on les avait laissés faire ? Parce que finalement on leur a imposé le nôtre et ils y sont entrés. Et ce qui se passe actuellement c'est qu'ils essayent de rattraper notre modèle et d'entrer dans le nôtre qui est devenu mondial. Donc si on n'était pas intervenu, est-ce qu'ils n'auraient pas trouvé d'autres solutions et un autre modèle pour le continent africain ?

LES AUTEURS. – Oui, c'est une possibilité. Ce contrefactuel pourrait nous conduire à affirmer :

sans la traite et l'esclavage, pas de capitalisme. Toutefois, nous savons que nombre de ces sociétés africaines étaient monétarisées, à l'instar des sociétés autochtones de l'actuel Nigeria avec les fameux cauris. Ces sociétés sont inscrites dans des circuits commerciaux parfois très dynamiques, ce qui remettrait en question l'idée d'un modèle totalement alternatif. Il existe des modèles économiques autochtones certes très différents, mais pas forcément radicalement étrangers aux logiques économiques européennes.

UN DEUXIÈME MONSIEUR. – Comme beaucoup, je suis incompetent. Cependant je suis étonné de voir que la traite est considérée ici comme un prélèvement de personnes. Ma réaction serait de dire : on ne sait sans doute pas ce qui se serait passé s'il y avait eu une démographie très différente. En revanche j'imagine que le développement aurait été complètement différent : on a annihilé l'initiative, la responsabilité, et cela a marqué les siècles et les siècles, donc est-ce qu'elle [l'Afrique] se serait développée certainement mieux ? Après la question c'est quel développement ? Est-ce que c'est le même ou un autre ? Certainement cela aurait été un développement responsable et non pas subi avec un jeu en introduisant des monnaies, des richesses non utiles là-bas. Donc moi je crois quelque part qu'il y aurait eu un développement qui nous aurait peut-être surpris et qui aurait peut-être été très différent d'un pays à l'autre mais qui aurait été responsable et positif.

UN TROISIÈME MONSIEUR. – Moi, je voudrais juste ajouter une variable historique qui manque au débat, c'est la deuxième traite, la traite arabo-islamique, qui a prélevé des millions d'Africains et qui les a déplacés vers le Maghreb, et même plus à l'est, dans l'ensemble du monde arabo-islamique. Quels nouveaux types de rapport entre les puissances occidentales et le monde arabo-islamique auraient pu naître d'un changement d'attitude des puissances occidentales par rapport à la traite si l'Afrique s'était développée sans ce prélèvement massif ? Comment les puissances occidentales auraient-elles favorisé ou défavorisé le développement sur place ? Et qu'est-ce que cela aurait eu comme interactions avec le monde arabo-islamique qui, à ma connaissance, a quand même prélevé plusieurs millions d'Africains pour les déplacer vers le Maghreb et beaucoup plus à l'est que le Maghreb ? Qu'est-ce que l'abandon de la traite par les puissances d'Europe aurait modifié dans la donne des rapports entre empires et dans la donne du développement africain lui-même ?

LES AUTEURS. – Nous n'avons pas de réponse à ces nombreuses questions mais on peut évoquer une autre forme de traite, la traite intra-africaine, dont la connaissance est indispensable pour analyser les enjeux africains pendant ces trois ou quatre siècles. Il existe des formes d'esclavage traditionnel en Afrique avant l'intrusion des Européens. Il se trouve qu'en réalité la fin progressive de la traite atlantique, avec l'abolition de la traite en 1807 et de l'esclavage en 1833 dans le monde britannique,

en 1848 dans l'empire français, a paradoxalement accru l'esclavage en Afrique parce que les marchands britanniques et français prélevaient des esclaves, des captifs, qui étaient des esclaves sur place en Afrique, et ces esclaves n'ont plus trouvé de débouchés. Ainsi, en 1885, à la veille du « *Scramble for Africa* », du grand partage de l'Afrique à la suite de la conférence de Berlin, il existe des sociétés en Afrique de l'Ouest où plus d'un quart de la population est constitué par des esclaves. Les formes autochtones d'esclavage constituent un facteur endogène qui s'articule avec les deux autres traites puisque les demandes de captifs suscitées par les traites atlantique et arabo-musulmane ont intensifié la traite intra-africaine. Sans la traite atlantique et la traite orientale, vous avez raison de le souligner, l'esclavage n'aurait pas pris cette ampleur en Afrique, cela aurait été un esclavage non pas résiduel, mais relativement modeste à l'image de la plupart des autres pays du monde. À la même époque, la Chine est une société esclavagiste où les esclaves sont évidemment minoritaires, idem dans certaines régions du continent européen.

Le développement européen et états-unien

UN QUATRIÈME MONSIEUR. – J'avais un autre raisonnement en me projetant dans le temps et en me demandant si les revendications dans les années 1960 sur les droits de l'homme aux États-Unis auraient été possibles s'il n'y avait pas eu la traite et est-ce que cela peut avoir quelque part une valeur d'exemple pour justement les Africains. C'est-à-dire

quelque part un mouvement de revendications issu des pays d'Afrique à un moment donné permet de faire avancer certainement les droits de l'homme.

LES AUTEURS. – Oui, mais peut-être pas exactement de cette façon. Il est intéressant de noter que de nombreux historiens se sont précisément posé cette question : sans la traite et l'esclavage, est-ce que la démocratie états-unienne aurait existé ? Plusieurs chercheurs considèrent que la traite puis l'esclavage aux États-Unis ont unifié les Blancs face à des subalternes bien identifiés, les Amérindiens et surtout les esclaves noirs. Dans le contexte de l'esclavage, les Blancs états-unis ont forgé le concept de liberté. Emmanuel Todd reprend cette idée dans son ouvrage *Après l'Empire* où il explique que la démocratie états-unienne est une « démocratie ethnique » ; l'ethos démocratique se fondant au début sur la race. C'est un contrefactuel stimulant parce que si l'on tire le fil, cela signifie que sans la traite et l'esclavage, il n'y aurait pas eu de guerre d'indépendance, parce que les Blancs entre eux n'auraient pas pu se détacher de la métropole britannique, les États-Unis seraient demeurés un dominion comme le Canada, il n'y aurait pas eu non plus la guerre de Sécession, etc. Il y a donc bien sûr un lien très fort entre l'esclavage et la question politique aux États-Unis.

UNE QUATRIÈME DAME. – Je ne connais pas très bien l'histoire mais je me pose la question. Lorsque vous dites que la traite atlantique a permis à ce commerce et ce marché aux esclaves de se développer en Afrique : les Africains ont eu affaire à

un modèle épouvantable, le modèle du monde soi-disant civilisé où ils n'étaient que des hommes de 2^e ou 3^e catégorie, et d'un autre côté les Européens amenaient ce qu'il y avait de pire dans l'humanité. Donc, les dirigeants africains ont pris ce modèle-là, le pire de ce qu'il y avait dans le monde européen et américain. Mon hypothèse est que ce modèle a été suivi par les Africains qui ont vécu pendant des siècles et des siècles avec un complexe d'infériorité qui n'en finit plus de diviser les Blancs et les Noirs.

LES AUTEURS. – Rapidement, avant de passer à la deuxième question. Il n'y a pas de réponse globale à la question complexe que vous posez. Il est difficile de généraliser. En effet le continent africain se caractérise par des situations très diverses. Par exemple l'un des premiers pays dans le monde à abolir la peine de mort est le Royaume de Sotho au milieu du XIX^e siècle, dans l'actuel Lesotho, en Afrique australe. On pourrait multiplier les exemples...

UN CINQUIÈME MONSIEUR. – Quelle est l'évolution de la démographie africaine pendant la traite ?

LES AUTEURS. – Les historiens divergent énormément sur la mesure de la population africaine. Si l'on envisage le XVIII^e siècle, Patrick Manning, historien des migrations forcées en Afrique, considère que la population africaine stagne au XVIII^e siècle, c'est-à-dire que son développement est arrêté à 50 millions ; un autre historien, Dennis Cordell, affirme au contraire que la population de l'Afrique s'accroît en passant de 70 à 85 millions d'habitants. C'est-à-dire qu'en dépit de la traite

on observerait une croissance démographique. Pourquoi? En raison des stratégies de récupération qui se mettent en place, notamment la polygamie, qui a pu constituer une stratégie de récupération en situation de traite. Parce que la traite prélève des mâles et lorsqu'il y a moins de mâles et beaucoup plus de femmes, la polygamie peut être une réponse au déséquilibre du sex-ratio. Peut-être pouvons nous aborder la deuxième question proposée: est-ce que sans la traite atlantique et l'esclavage, l'Europe et les États-Unis se seraient moins développés?

LE PREMIER MONSIEUR. – Je ne suis pas sûr du tout qu'il y ait un lien de cause à effet avec l'espèce de facilité apparente qu'apporte l'esclavage, par exemple la culture du coton. Pour faire un parallèle, comme vous parliez à l'instant des stratégies de récupération auxquelles je crois beaucoup, je pense, à la réflexion et après tout ce qui vient d'être dit, que le prélèvement des hommes en Afrique a eu moins d'importance que ce qu'on peut imaginer. Les situations difficiles, dramatiques ou de contraintes font émerger des solutions, qui n'auraient peut-être pas émergé si on n'avait pas été dans ce système de contraintes. Sous votre contrôle d'historiens, je crois me souvenir de mes études d'histoire lointaines que s'il n'y avait pas eu de blocus continental sous l'Empire, on n'aurait pas cherché – je fais une relation avec le sucre – des solutions de substitution pour se procurer du sucre, et Chaptal n'aurait pas inventé la chimie de la betterave et de la substitution du sucre d'origine betteravière au sucre de canne. On voit bien que

ce sont les situations qui engendrent sans doute l'émergence de solutions qui n'auraient pas émergé autrement. C'est mon hypothèse.

UNE CINQUIÈME DAME. – Je voudrais maintenant déplacer un tout petit peu la problématique. Dans le phénomène de la traite, il y a des acteurs sociaux, des groupes sociaux qui sur place profitent alors que d'autres sont victimes de la traite, et je pense que si on regarde comme cela, on apporte des réponses plus nuancées à ces questions-là et on se pose les questions différemment. Qui a profité de la traite en Europe et aux États-Unis? Quels sont les groupes qui ont profité de la traite? Les commerçants bien sûr et toute une économie agricole, notamment les grandes plantations. Peut-être que si ces groupes-là ne s'étaient pas développés à travers la traite, d'autres groupes sociaux auraient pu se développer. On peut avoir un raisonnement similaire pour l'Afrique, où il y a des populations africaines qui ont profité de la traite. Si l'on regarde cela du point de vue des groupes sociaux qui sont touchés par les phénomènes, on peut apporter des réponses nuancées à ce type de problème. C'est mon hypothèse en tout cas.

LES AUTEURS. – Oui, en effet, une des réponses apportées à cette question, c'est entre autres celle de Karl Marx et aussi de Keynes. [*Nous montrons l'écran, sur lequel s'affichent des citations.*] C'est la thèse selon laquelle la traite et l'esclavage seraient à l'origine du développement de l'Europe et des États-Unis, voire à l'origine de la révolution industrielle. Cette thèse a été actualisée en 1944 par un grand historien

trinidadien, Eric Williams, qui a publié une thèse intitulée *Capitalisme et esclavage*. Il y explique que le capital accumulé grâce à la traite et à l'esclavage a permis de financer la révolution industrielle. Cette thèse est très stimulante intellectuellement, elle a permis de mettre le doigt sur l'importance du fait colonial dans le développement économique à un moment où la plupart des historiens pensaient que le développement de l'Europe était uniquement dû à des facteurs endogènes. Mais, depuis au moins une trentaine d'années, les historiens sont revenus sur cette thèse en avançant les arguments que vous avez présentés à l'instant: ils ont démontré que l'économie de traite avait joué un rôle très important pour le développement spécifique de certaines régions et de certaines villes, vous voyez bien sur la carte [à l'écran]: Nantes, en France; Bristol, Liverpool et Londres, en Grande-Bretagne. Et il est difficile de généraliser à l'échelle du pays tout entier. Il est difficile d'affirmer que la traite est à l'origine de la révolution industrielle, dans la mesure où les capitaux accumulés à travers la traite et l'esclavage ont joué un rôle déterminant dans certains secteurs de l'économie, dans les chantiers navals, dans l'assurance, dans la banque, mais les historiens de l'économie ne considèrent pas ces capitaux comme une condition *sine qua non* de l'émergence de la révolution industrielle.

UNE SIXIÈME DAME. – Je vais revenir à la première question. Vous avez dit qu'il y avait une stratégie de récupération qui avait sans doute poussé à la polygamie en Afrique. Et donc, à la lumière de

cette hypothèse ou de cette constatation, je me dis que sans doute le continent africain se serait mieux développé, parce que les femmes, au lieu de devenir un peu esclaves en étant un peu des « moulins à produire » des enfants, auraient peut-être pris en main le développement de l'Afrique. On s'aperçoit actuellement qu'il y a de nombreuses opérations de développement qui sont le fait des femmes. Il faut dire qu'il y a aujourd'hui beaucoup d'esclavage de femmes, notamment sous forme de prostitution, qui introduit un biais dans l'économie. Donc une hypothèse: s'il n'y avait pas eu ce déplacement massif de mâles peut-être que le destin de l'Afrique aurait été plus vite pris en main par les femmes.

UNE JEUNE FILLE. – Moi ce que je pensais c'est que surtout cela aurait ralenti le développement aux États-Unis, où l'abondance de main-d'œuvre facile a aidé pour ce qui est des cultures et tout ça, mais je pense qu'on aurait trouvé quand même d'autres solutions. Cela aurait été sans doute plus cher, plus compliqué à gérer donc cela aurait été moins rapide.

LES AUTEURS. – Quand vous évoquez d'autres solutions, vous pensez à quoi?

LA JEUNE FILLE. – Je ne sais pas. Peut-être plus d'immigration d'Europe vers l'Amérique, des gens qui ne sont pas esclaves.

LES AUTEURS. – Quel type d'immigrés européens aurait pu faire l'affaire?

LA JEUNE FILLE. – Je ne sais pas... les Irlandais...?

LES AUTEURS. – Oui! Les Irlandais auraient pu

remplacer les esclaves noirs. Parce que les Irlandais, du XVI^e au XVIII^e siècle, sont considérés par les Britanniques comme les « nègres » de l'Europe. Ils sont considérés comme décivilisés parce qu'ils sont catholiques, donc souvent moins considérés que les hindous ou les musulmans par les Britanniques, et donc les Irlandais auraient pu faire l'affaire. C'est un contre-factuel mais qui en fait n'en est pas un. Puisque cela a été la réalité. [*Stupéfaction et rires dans la salle...*] Dans les Antilles britanniques, à Montserrat au XVII^e siècle, 70 % des esclaves sont Irlandais. Idem à la Barbade, les Irlandais sont omniprésents, et ils se sont ensuite métissés avec les populations noires. Ils avaient à l'origine un statut d'esclave. Cela commence au début du XVII^e siècle avec Charles I^{er} et James II, les prisonniers politiques irlandais sont déportés en tant qu'esclaves. Les enfants et les femmes également. Ce sont deux phénomènes concomitants : l'Angleterre colonise l'Irlande en même temps qu'elle colonise les Amériques. À la fin du XVII^e siècle, un esclave irlandais (5 sterling) coûte dix fois moins cher qu'un bon esclave africain (50 sterling). On ne retrouve pas ici la hiérarchie attendue, la grille de lecture raciale traditionnelle ne fonctionne pas.

LA JEUNE FILLE. – Dans ce cas-là, comme il n'y a pas autant d'Irlandais que d'Africains – je ne sais pas juste comme ça –, cela [le développement] aurait été forcément beaucoup moins rapide. Il y a quand même moins de monde à déporter aux États-Unis, ou alors il y aurait plus eu d'Irlandais du tout. [*Rires dans la salle.*]

LES AUTEURS. – Il faut préciser que le transport

était beaucoup moins coûteux. Il y a eu des études très précises réalisées par des historiens. Nous donnons peut-être ici l'impression de deviser aimablement sur une question farfelue mais des chercheurs ont très sérieusement travaillé sur cette question. Et la déportation des Irlandais était beaucoup moins onéreuse que le trafic négrier.

Morale et histoire

UN MONSIEUR. – Moi, je me pose la question, au-delà des problèmes de richesses, au niveau de la morale. Effectivement, il y a eu par l'esclavage des gens qui se sont enrichis et il y a eu évidemment des retombées économiques, et beaucoup de gens en ont profité. Mais j'imagine que le gros des profits, ça a été un petit groupe qui en a profité. Un petit groupe qui est devenu influent et qui a accepté de baser cette richesse, cette puissance, sur l'esclavage. Donc au niveau de la morale de la société, comme cela *a priori*, on va dire que c'est un frein à l'émancipation de la société tout entière. Cela rejoint un petit peu ce que vous disiez tout à l'heure, est-ce que finalement cela a été un bien ou un mal pour les droits de l'homme ? Mais le fait qu'on accepte au départ un enrichissement sur la barbarie, forcément au niveau de la société, c'est un fantôme dans le placard.

LES AUTEURS. – J'aurais tendance à penser comme vous, mais les historiens qui ont étudié cette question en détail ont tendance à penser le contraire. Indirectement l'esclavage aurait plutôt favorisé l'émergence de la démocratie états-unienne

telle qu'elle existe aujourd'hui. Lisons [sur l'écran] la citation éloquent du professeur de littérature Gerald L. Early, intellectuel noir renommé, qui présente le paradoxe de l'esclavage, expérience extrêmement violente qui a permis aux États-Unis d'être aujourd'hui une grande puissance démocratique et « morale » :

Dans l'ensemble, l'esclavage a été une chose terrible pour les États-Unis et terrible pour le peuple qui l'a enduré. Mais pour de multiples raisons, l'Amérique, ce qu'elle est aujourd'hui, et beaucoup de ce qui est bon en elle, provient de la tragédie de l'esclavage. Notre force morale, notre capacité à nous définir comme une démocratie et comme société inclusive... Il a rendu ce pays plus humain.⁹

Et on peut développer une analyse similaire sur la Grande-Bretagne, au sujet de la démocratie libérale britannique. Que serait la société civile britannique, l'espace public britannique sans la traite et l'esclavage? Il serait bien différent, parce que c'est notamment à l'occasion de la lutte abolitionniste à partir de la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle qu'en fait une société civile s'est créée et développée à travers de multiples associations et pétitions : des centaines de milliers à la fin du XVIII^e siècle puis des millions de personnes au début du XIX^e siècle ont signé des pétitions contre la traite et ensuite contre l'esclavage. Les habitants du Royaume-Uni ont inventé le boycott en boycottant le sucre des

Antilles auquel on préférera celui produit en Inde, prétendument produit dans des conditions moins dégradantes pour la dignité des travailleurs. Certains chercheurs n'hésitent donc pas à faire le lien entre la traite en tant que phénomène de longue durée et l'émergence de nouvelles formes de pratiques politiques.

UNE AUTRE DAME. – Là on est en train de dire que finalement la révolution, dans le sens positif du terme, aux États-Unis serait en partie due au fait que la situation des esclaves était très mauvaise. On avait besoin d'un grand malheur pour créer une révolution qui nous amène un peu plus haut. Mais moi, si je regarde un peu l'histoire de l'Amérique, au XIX^e siècle, les esclaves ont servi à l'économie mais quand on regarde ce qui s'est passé au XX^e siècle, cela a créé une population très pauvre, cela a créé une scission dans la population américaine, cela a créé une guerre permanente, et puis quand on voit des quartiers – c'est sûr que maintenant il y a un métissage qui est positif et qui fait l'Amérique d'aujourd'hui –, mais quand même les anciens esclaves ont donné pendant très longtemps des quartiers entiers de pauvreté et de chômage aux États-Unis. Est-ce que cela a été un facteur de progrès? Pendant un bon moment peut-être, mais après ce n'est pas terrible quand même.

LES AUTEURS. – Je saisis la perche pour terminer avec une note positive. Ira Berlin, grand historien américain, effectue le contrefactuel :

9. Gerald L. Early, *This Is Where I Came In. Black America in the 1960s*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2003.

If you put aside slavery, the music would be different; the language would be different; religion would be different; food would be different.¹⁰

En effet sans la traite et l'esclavage, période de violence insupportable, pas de blues, de jazz, de Faulkner, de Twain, de mouvement des droits civiques, etc. Cette période de terreur a aussi été une période d'intense création culturelle.

UNE AUTRE DAME. – Je ne sais pas si j'ai le temps de parler. Donc comme on est dans l'utopie, j'imaginai, j'ai pensé que l'esclavage avait quand même plombé pas mal l'esprit des Européens et des Américains. Il y a une sorte de culpabilité qui traîne toujours de cette histoire. Et si justement la traite avait été différente, si on avait proposé aux gens d'Afrique de venir aider au développement dans un autre pays en leur proposant un salaire correct, que ce ne soit pas de l'esclavage, mais au contraire une contribution, une coopération de développement mutuel, est-ce que le monde ne serait pas plus grand à l'heure actuelle? Les États-Unis n'auraient pas cette culpabilité et le monde noir aurait été aidé en fait depuis très longtemps si on n'était pas passé par l'esclavage, mais plutôt par le respect des individus, en leur proposant un épanouissement dans une nouvelle terre où il y avait de quoi faire plein de choses en fait.

LES AUTEURS. – Ce que vous décrivez a existé, pas sous la forme idyllique que vous évoquez,

mais sous la forme de l'engagisme, ce qu'on appelle en anglais le *coolie trade*. Après l'abolition de l'esclavage dans le monde britannique et dans l'empire français, les colonisateurs sont allés chercher des travailleurs libres mais sous contrat. Ils ont d'abord cherché à recruter des Africains pour travailler aux Antilles, avec peu de succès. Et, c'est peu connu, à partir de 1834 les Britanniques ont fait appel à des Allemands, des Maltais, des Irlandais pour travailler dans les îles. Constatant que cela ne fonctionnait pas bien, ils se sont tournés vers la grande réserve de main-d'œuvre alors à leur disposition, l'Inde, qui faisait partie de l'empire britannique : ainsi, entre les années 1830 et les années 1930, il y a 6,5 millions de *coolies* et près de 25 millions de travailleurs libres qui ont quitté le sous-continent pour aller travailler aux quatre coins du monde – aux Antilles, en Afrique, en Asie, dans les colonies européennes. Cela explique pourquoi l'île Maurice et les Fidji ont une population d'origine indienne, etc. La reconfiguration démographique à la suite de la traite, de l'engagisme et des migrations de travail asiatiques est planétaire. Les Antilles et l'Afrique ne sont pas seules concernées par cette question : il s'agit d'un phénomène mondial. Il s'agissait d'un travail sous contrainte, dans des conditions souvent très difficiles, mais votre hypothèse est pertinente.

10. Ira Berlin, *Many Thousands Gone. The First Two Centuries of Slavery in North America*, Cambridge, Harvard University Press, 1998 : « Si nous enlevons l'esclavage de l'histoire des États-Unis, la musique serait différente ; la langue serait différente ; la religion serait différente ; la nourriture serait différente. »

Conclusion

Nous avons retranscrit les mots et expressions employées par les intervenants, afin de mettre au jour quelques caractéristiques de cette expérience collective. Il faut d'abord souligner la prudence adoptée de part et d'autre (« hypothèse », « je me permets », etc.). Nous nous situons bien des deux côtés, chercheurs « informés » comme participants de l'atelier, dans le registre de l'hypothèse. Ce type de rencontre permet de combler momentanément la séparation entre l'historien et son public. Ce phénomène, rarement éprouvé par l'universitaire, se traduit aussi bien dans les marques de confiance que dans l'ironie manifestées par les participants. Cet espace de discussion permet en outre de mettre en évidence les connaissances dont chacun dispose, personnelles ou acquises dans le cadre scolaire, mais aussi les idées toutes faites qui circulent dans le débat public et qui peuvent être mises en discussion à cette occasion. Les historiens ne sont pas, en dépit du travail de préparation, maîtres du jeu : le sujet des questions leur échappe souvent et il est nécessaire qu'ils étayent leur propos par des données précises sous peine de susciter la méfiance des participants. Enfin, le chercheur peut être confronté aux apories de son propre savoir, qu'elles

soient factuelles (« on ne sait pas ») ou d'ordre politique. De façon surprenante, les auditeurs reproduisent spontanément et relativement aisément les structures argumentatives conçues par les historiens (relations entre nécessité et contingence, rôle du capitalisme, facteurs culturels, place des femmes, grands récits et contre-récits de la mondialisation, etc.). Ce faisant, aussi bien du côté des historiens que des autres participants, ces échanges manquent parfois d'imagination historique et nous invitent à revisiter certitudes et lieux communs historiographiques. Il faut pour finir évoquer la question du jeu et du plaisir ; cet exercice a permis d'apporter à un public non spécialiste une série d'informations provenant de travaux parfois très ardues. Mais au-delà s'est bien dessinée l'idée d'une participation du public à l'« atelier de l'histoire ». Rien ne garantit que de telles rencontres fonctionnent à chaque fois. Cependant, à l'heure du déclin du lectorat d'histoire, d'une critique croissante des positions d'expert, de l'élaboration de nouvelles formes d'interactivité ou de réseaux sociaux et d'une nécessaire clarification du rapport au passé entre mémoire et histoire, une telle manière de « produire » de l'histoire n'est pas à négliger.